

Nous vous proposons ci-dessous le texte de l'allocution prononcée par le métropolite Georges (Khodr), lors de la soirée organisée à l'occasion du 30e anniversaire de la mort du père Pierre STRUVE, en la Crypte de la Sainte-Trinité, à Paris, le 11 décembre 1998. Ce texte a été publié pour la première fois par le SOP (Service orthodoxe de presse) en janvier 1999.

Né en 1922, le métropolite Georges a été l'un des inspirateurs du renouveau de l'Église orthodoxe au Liban et en Syrie. Après avoir étudié la théologie à l'Institut Saint-Serge, à Paris, de 1947 à 1951, il a exercé son ministère comme prêtre et aumônier du MJO, le mouvement de la jeunesse du patriarcat d'Antioche, avant de devenir, en 1970, évêque du diocèse du Mont-Liban.

Dans la seconde moitié d'août 1946, je fais la connaissance de Pierre Struve à Gwatt, sur le lac de Thoune, en Suisse. Nous venions d'Abingdon, près d'Oxford, où se produisit la rencontre éclatante d'un groupe de trois orthodoxes syro-libanais et d'une forte délégation de jeunes russes de Paris, dont Tatiana Borissovna Lebedev, devenue quelque temps plus tard l'épouse de Pierre.

La vision d'une orthodoxie ouverte

Nous étions préparés à cette grande amitié grâce aux liens très serrés que l'Église d'Antioche avait toujours entretenus avec la Russie. Notre génération qui a créé le Mouvement de la jeunesse orthodoxe [au Liban et en Syrie. NDLR] s'était nourrie de la pensée religieuse russe et de la littérature romanesque russe. Nous avons déjà lu Soloviev, Berdiaev, Dostoïevski et le petit ouvrage du père Serge Boulgakov sur l'orthodoxie. Au-delà de son visage fascinant, Pierre Struve nous semblait porteur de cette grande tradition. Nous découvriions ou redécouvriions durant cet entretien l'ACER [l'Action chrétienne des étudiants russes. NDLR], si proche par tant de côtés de notre mouvement. Mais pourquoi Pierre Struve, Russe de souche, était-il déjà animé par la vision d'une orthodoxie en France ou en Occident qui embrasserait toutes les ethnies et userait des langues occidentales ? A Oxford, nous avons pris le thé chez Nadejda Gorodetskaïa [professeur de littérature russe à l'université d'Oxford. NDLR] avec le père Lev Gillet [moine orthodoxe d'origine française, auteur de nombreux livres de spiritualité parus sous le nom d'"Un moine de l'Église d'Orient". NDLR] que nous avons ensuite entraîné en Orient. Ainsi y avait-il des témoins de l'Église d'Orient en diverses régions de l'Église occidentale. Nous sentions que Pierre Struve pouvait se dire également de Russie et de France.

Notre groupe rentre au Liban quelques jours plus tard. Un an après, brutalement je quitte ma profession après m'être inscrit à l'Institut Saint-Serge, à Paris. Était-ce cet amour irrésistible pour la Sainte-Russie, cette amitié fulgurante pour les jeunes d'Abingdon et de Gwatt qui ont déterminé le choix de ce lieu, de cet établissement ? Le fait est que ce séjour de quatre ans et demi était marqué par la présence si douce et si généreuse de Pierre Struve. J'ai toujours été séduit par la diversité des cultures chez les émigrés de la première génération. Pierre, quoique plus jeune et plus profondément enraciné en France, me semblait marqué par les pionniers. C'est comme s'il y avait eu chez eux une double appartenance qui leur permettait de dépasser en profondeur la tendance slavophile.

Pierre vivait un œcuménisme spirituel qui l'a rendu proche d'une réflexion catholique — nous étions loin encore de Vatican II — comme celle de Daniélou et de Lubac. Cette affinité s'expliquait par le désir de retrouver une orthodoxie diffuse ou redécouverte en Occident. De fait, beaucoup d'intellectuels orthodoxes qui ont maîtrisé, du fait de l'histoire de leurs divers

pays, telle ou telle langue européenne n'ont pas seulement assimilé des nourritures terrestres, mais la rencontre de l'Occident opéra en eux un retournement dû à l'esprit de vérité et à une universalité en profondeur du christianisme orthodoxe. Les Occidentaux venus à l'orthodoxie nous ont beaucoup aidés à surmonter le provincialisme et à distinguer entre la Tradition de l'Église indivise et les traditions insuffisamment fondées.

La générosité sous toutes ses formes

Je ne m'attarderai pas plus longtemps sur les traits culturels du visage de Pierre. Je crois que le mot qui le caractérise fondamentalement, c'est la générosité sous toutes ses formes. "Parle, Seigneur, car ton serviteur écoute", cette parole du jeune Samuel me semble le caractériser. Car écouter, comme dit le psalmiste, signifie oublier son peuple et ceux de sa maison dans leur finitude. Et Dieu parle souvent par les autres, et souvent par les humiliés et les offensés, à un cœur. C'est donc reconnaître les autres dans ce qu'ils ont d'unique et par conséquent d'ineffable. Pierre savait écouter parce qu'il se sentait devoir apprendre et se réformer. Il était angoissé par ce qu'il croyait être ses déficiences. L'inquiétude du pécheur qu'il croyait être et l'espérance du grand croyant allaient de pair. La foi entretient nécessairement la crainte et le tremblement auxquels l'apôtre nous invite. La musique, l'art semblaient lui donner une certaine quiétude humaine. Il était sensible aux amitiés. Ce type d'homme n'était pas rare dans la première émigration. Les pauvres, les malades pauvres qui s'attardaient le soir dans son cabinet lui étaient chers.

La générosité a toujours pris chez lui la forme de l'hospitalité abrahamique. Ceux qui se sentaient délaissés, incompris ainsi que ceux qui avaient soif de chaleur humaine étaient invités ou se faisaient inviter à sa table. Compassion, affection, empathie, choisissez le terme que vous voudrez pour désigner cette maison ouverte. Les grands cœurs ne sentent pas qu'ils donnent. Ils se croient recevoir dans la grâce qui leur est impartie par la venue des frères. Générosité signifie surtout reconnaître le mystère de ceux avec lesquels vous ne partagez pas les mêmes opinions. Il est vrai que le détenteur d'un message n'est pas particulièrement libéral. Il reste que le véritable amour sait pardonner. Cela ne signifiait pas pourtant que notre ami ne ressentait pas particulièrement les blessures qui lui étaient infligées. Mais il lui suffisait de noter la moindre ouverture pour sourire d'une manière qui lui était propre de sorte que l'humain et le divin se conjugaient d'une manière remarquable, sur son visage.

Emporté comme Elie sur son char de feu

Ainsi était-il surtout un homme de cœur. J'entends par là expressément qu'il comprenait surtout avec son cœur. Cela faisait aussi partie de son métier. Permettez-moi là de vous rapporter les propos d'un collègue à lui qui, après m'avoir examiné le cœur, m'a dit : "Vous n'avez rien, tout ce dont vous vous plaignez est fonctionnel". Et comme j'insistais que je ressentais des douleurs à la poitrine, sa réplique fut celle-ci : "Vous êtes un mystique comme notre ami Struve". En effet, il l'était profondément. J'en ai été particulièrement convaincu un soir que j'étais à genoux à côté de lui à l'église de la rue Olivier de Serres [paroisse de la Présentation de la Mère de Dieu au Temple, dans le 15^e arrondissement de Paris, où se trouvent également les locaux de l'ACER. NDLR] lors de la célébration des vigiles. J'ai senti qu'il avait été emporté comme Elie sur son char de feu. J'ai toujours compris que le ciel était sa véritable patrie. Voilà pourquoi, me semble-t-il, il souhaitait devenir prêtre. Il cherchait à célébrer les merveilles de Dieu dans l'eucharistie.

Le père Serge Moussine-Pouchkine [recteur de la paroisse Saint-Serge, à Paris, de 1947 à 1960. NDLR], qui fut mon père spirituel à Saint-Serge et auquel j'ai demandé une fois ce qu'était un prêtre, m'a répondu : "C'est celui qui ne peut plus porter le veston". Il définissait ainsi symboliquement l'état de celui qui était appelé à être un liturge. Porter une communauté de pécheurs repentis sur soi, la présenter devant le Père pour que, par son Esprit, elle devienne eucharistie, s'offrir soi-même en oblation par le sacrifice du repentir afin de pouvoir en guérir quelques-uns, devenir pasteur par la prédication de la Parole, l'attention, le soin quasi médical des âmes, c'est ce qui nous porte à l'autel. Le sacerdoce faisait partie de l'être du père Pierre. Il devait prendre sur lui la tâche de son être.

Je comprenais qu'à Paris on ne pouvait pas paître le troupeau du Seigneur comme on le fait dans les anciens pays orthodoxes, où le prêtre visite toutes les familles. Mais j'ai aussi compris que, dans les cités où les fidèles étaient disséminés dans de grands espaces, on pouvait recevoir, dans des paroisses humbles, le Pain de la Parole.

Gravir l'échelle de Jacob

Le père Pierre attirait par son cœur intelligent. Souvenez-vous de notre grande tradition. La pensée ne devient pensée divine qu'après être descendue dans le cœur. Celui dont nous célébrons la mémoire vivait la réalité philocalique. Cela lui permit de ramener au Seigneur des intellectuels de ce pays. La parole perçue par eux comme divine les convertit par sa force même. La liturgie célébrée entièrement en français exprimait l'ouverture aux générations devenues surtout ou exclusivement francophones et témoignait du souci des fidèles d'ascendance française. On affirmait par là que l'Orient spirituel n'était pas coextensif à l'Orient géographique. Il me semble indubitable que le charisme du père Pierre et ses convictions intimes y étaient pour beaucoup.

Ce véritable spirituel a gravi l'échelle de Jacob déjà avant de nous quitter. A ses funérailles, l'archevêque Georges, ayant saisi l'état d'esprit pascal des amis et des paroissiens réunis autour de la dépouille, a entonné les hymnes du dimanche de la Résurrection. Cette assemblée se sentait déjà au-delà de la mort. Et c'est le sentiment qui nous accompagne quand nous évoquons la figure de cet homme remarquable. Puisse sa mémoire demeurer en nous pour notre édification et notre joie.

Toute une vie dans l'espérance d'un grand renouveau

Clair est le message que Pierre Struve laisse à l'Église si éprouvée, actuellement. Il avait vécu dans l'espérance d'un grand renouveau. Il se sentait presque au seuil d'un renouveau qui allait embrasser l'univers orthodoxe. Nous avons rêvé que la splendeur de l'Épouse qui avait transparu devant nos faces allait couvrir toute l'Église d'ici-bas, que cette Église allait redevenir jeune comme nos mouvements, vivre de fraîcheur, de transparence comme dans nos congrès. Or le nationalisme ecclésiastique sévit de plus en plus. Les Églises diverses paraissent ici et là servantes de leurs cultures. On ne saurait plus voiler nos détresses, notre raideur, notre confessionnalisme poussé à outrance. Je n'oublie certes pas ces éclats de vie spirituelle parsemés dans tout l'espace orthodoxe, mais souvent condamnés au silence.

Notre jeunesse si enthousiaste, si vivante, si transparente, fut-elle victime d'une illusion, en rêvant que la gloire du Seigneur allait couvrir nos mondes ecclésiaux, que l'Église tout entière allait vivre de lumière avant le dernier avènement ? Le Seigneur veut-il nous dire qu'on ne brûle pas impunément les étapes d'une marche très longue, que la patience des saints devrait

être aussi le partage des générations qui montent ? Le christianisme a-t-il jamais été autre chose que ces îlots épars ?

“Continuez à porter le message”

Je sais combien il est triste de penser que certains pans du temple s'écroulent toujours et qu'il faudra sans cesse restaurer cette vieille construction. Notre erreur fut-elle de n'avoir pas lu la parabole du blé et de l'ivraie sans cesse mêlés dans le champ du Seigneur jusqu'à son avènement ? Pierre aurait dit : continuez à porter le message. On espère dans l'angoisse. Que les jalousies, les intrigues de ceux qui ont été revêtus de splendeur vous incitent davantage à la persévérance dans l'inévitable adversité. Devant la tourmente actuelle plus que jamais reste vraie la parole d'Isaïe citée par Matthieu au sujet de Jésus : “Voici mon Serviteur que j'ai choisi, mon Bien-Aimé qui a toute ma faveur. Je placerai sur lui mon Esprit et il annoncera le droit aux nations. Il ne fera point de querelles ni de cris et nul n'entendra sa voix sur les grands chemins. Le roseau froissé, il ne le brisera pas, et la mèche fumante, il ne l'éteindra pas” (Is 42, 1-4). Ainsi, la douceur évangélique, que nul ne pratiqua comme Pierre, reste-t-elle la plus grande force du témoignage pour reprendre le renouveau, et œuvrer avec plus de force encore pour que, de nouveau, souffle l'Esprit là où il veut.